

Loïc Touzé

Portrait Chorégraphe? Il préfère dire "meneur de jeu". Chacune de ses créations fait du public un acteur autant qu'un spectateur. Déroulant.

Entrez dans la danse



Loïc Touzé. « Ce n'est pas le produit fini spectaculaire qui m'intéresse. »

Pendant dix ans, Loïc Touzé a été danseur à l'Opéra de Paris. En 1985, à 21 ans, il démissionne pour rejoindre Carolyn Carlson et devenir interprète de danse contemporaine. A la tête de sa propre compagnie depuis 1989, il délaisse aujourd'hui l'appellation de chorégraphe pour celle de « meneur de jeu ». Un glissement lexical qui souligne la trajectoire de ce jeune homme résistant à tout enfermement, dans une fonction ou dans un style. « En quittant ce bastion du XIX^e siècle qu'est l'Opéra, j'ai simplement fait le choix de la danse, explique-t-il sans craindre le paradoxe. La danse dans ce qu'elle a de plus créatif : un art vivant, toujours en quête d'aventures, non crispé sur une pensée et un modèle de corps unique. En rayant de l'affiche mon titre de chorégraphe, je refuse la hiérarchie qui régit les rapports danseur-chorégraphe et je tente d'inaugurer un autre type de lien et de jeu artistique. »

Le ton est donné. Rien ne va de soi pour Loïc Touzé, qui interrogé sans cesse son métier, préférant avancer sur

des sables mouvants que sur le terrain plat des certitudes. « La danse, pour moi, est d'abord un mode de vie, une philosophie. Ce n'est pas le produit fini spectaculaire qui m'intéresse, mais le processus de travail, la quête humaine et artistique. » Dans cette voie étroite, il se reconnaît des affinités avec d'autres têtes chercheuses comme Boris Charmatz ou Jérôme Bel. Le premier pose ses danseurs sur une tourelle métallique autour de laquelle tournent les spectateurs dans *Aant enen tionon*; le second les pousse à s'exposer jusqu'à faire pipi sur scène dans *Jérôme Bel*. La nouvelle génération a l'audace de ses idées.

Après quelques spectacles de facture classique comme *Si nous marchons calmement* (1996), Touzé prend un virage en épingle à cheveu avec *Souvent dans la forêt* (1997). Il y pilote, dans une friche industrielle de Bilbao, un parcours conçu avec l'artiste visuel espagnol Francisco Ruiz de Infante. Cet ancien élève de Boltanski construit depuis dix ans des espaces improbables injectés de vidéo, de sons atmosphériques, de tex-

tes. « On entre quelque part et on sort ailleurs », explique-t-il sobrement.

Mais l'enjeu fondamental est toujours la place du spectateur. Ruiz de Infante veut résolument communiquer avec le public. Comme Touzé. « Je n'en pouvais plus du rapport scène-salle traditionnel. Avec Francisco, nous cherchons une autre manière d'envisager l'espace. La danse y devient une expérience à partager avec le public. » S'ensuit, en 1998, *Un bloc*, chantier chorégraphique risqué et ambitieux animé par nos deux complices. Une installation conçue comme un labyrinthe dans lequel les danseurs nous guident. Il y a des escaliers qui ne mènent nulle part, des films à contempler allongés dans l'obscurité, des bulles de danse échappées d'on ne sait quel rêve. Un bain de sensations jubilatoires qui chamboule les repères. D'un lieu à l'autre, le public louvoie, à la fois acteur et spectateur. « Le seul danger, que nous n'avons pas toujours évité, c'était qu'il se lâche comme un gosse dans une cour de récré. »

Conséquences tirées. S'il y a lieu, cette année, autorise le public à ne changer de place qu'une fois. En revanche, tout s'agite autour de lui : mini scènes à droite, jeux de miroirs devant, allers et retours des danseurs de bas en haut, commentaires des protagonistes sur l'action en cours, ponctuation à la batterie et arrangement techno-live. S'il y a lieu stimule tous les sens. Jusqu'à la saturation. Mais Touzé sait aussi vous laisser reprendre vos esprits et contempler une danse élégante et sensible...

Inconfortable, « cet objet visuel chorégraphique et musical », comme il l'appelle, est agaçant par moments, mais toujours étonnant. A la fin, les meneurs de jeu demandent aux spectateurs de livrer leurs commentaires. Pour affiner en confiance ce qui ne veut plus s'appeler un spectacle, juste un nouveau mode d'être ensemble. ● **Rosita Bolsseau**
S'il y a lieu. Du 21 au 24 janvier à Pontault-Combault, La Ferme du Buisson, tél. : 01-64-62-77-00. Château-Gontier, La Halle, les 12 et 13 mars. Brest, au Quartz, les 19 et 20 mars. Laval, salle polyvalente, les 26, 28 et 30 mars.